

E-144



VOL. I.

DIMANCHE 27 NOVEMBRE 1892.

No. 1.

PAR AN  
\$ 2.50

LE NUMERO  
5 CTS

L. N. GADIEUX DE COURVILLE & C<sup>ie</sup>,

PROPRIETAIRES-EDITEURS

388, Rue Berri - - - - - MONTREAL.

**COLLABORATEURS :**

*Au Pays* : MM. Louis FRÉCHETTE ; FAUCHER DE ST-AURICE ; Charles LABELLE ; Rodolphe LEMIEUX ; Dr Eugène DICK ; Denis RUTHBAN ; Dr Rodolphe CHEVRIER ; Chs. A. GAUVREAU ; Wilfrid POITRAS ; Louis TESSON ; Médéric LANCTOT ; Chs. VALEUR ; J. G. BOISSONNEAULT ; Germain BEAULIEU ; E. Z. MASSICOTTE ; Albert FERLAND ; Hector GARNEAU ; Chs. A. WILSON ; Auguste BOURBEAU ; Arthur MARCOTTE ; Hilaire PAQUET ; Augustin LELLIS ; GERALD ; FRID-OLIN ; ADHEMAR ; WILFRID ; Simon BOLIVAR ; JOCELYN ; PEDRO ; Melles. GENEVIEVE ; GILBERT ; *Directeur de la Rédaction* : JEHAN DU TAILLIS

*A l'Etranger* : Melles Jeanne HEILMANN (JEAN RIVAL) ; Miss E. EHRTONE. — MM. Léon DE LA MORINERIE et FRANTZ, de Paris ; Frédéric LEVY, Réd. à l'*Echo d'Alais* ; J. B. CHATRIAN, avocat et publiciste à Bruxelles (Belgique).

**SOMMAIRE** : Biographie : Melle Jeanne Heilmann (*Jules Saint Elme.*) — L'Ecrin Littéraire : Sa raison d'être (*Jehan du Taillis.*) — Chien, boutade, (*Benjamin Sulle.*) Par l'amour, poésie (*J. M. Amédée Devault.*) — Liberté (*Denis Ruthban.*) — Aurore boréale (*Wilfrid.*) — Lettre d'une Parisienne (*Jeanne Heilmann.*) — A la bonne franquette (*Fierre et Jacques.*) — Feuilleton : " Le Crime des Bruyères."

# L'ECRIN LITTÉRAIRE

## JOURNAL DU FOYER.

VOL. 1

DIMANCHE 27 NOVEMBRE 1892.

No 1.

### Mlle JEANNE HEILMANN,

Auteur du feuilleton inédit : *Le Crime des Bruyères*, dans  
L'ECRIN LITTÉRAIRE.

Malgré mon peu de titre à cette bonne fortune, et mon mérite bien moindre encore, il semble que je sois prédestiné à servir de parrain littéraire à ma gracieuse co-sœur parisienne, sus-nommée, auprès des différents lecteurs canadiens-français auxquels tous la charmante romancière s'intéresse vivement ; ce qu'ils lui rendent bien.

Après le *Monde Illustré*, après le *Gleaneur*, voilà que, à son tour, *l'Ecrin Littéraire* s'en remet à moi de cette agréable tâche : présenter à son public la gentille collaboratrice dont il s'est assuré le concours effectif, comme un appoint très heureux pour réussir à plaire aux plus délicats.

Heureusement, la besogne est bien aimable et facile à la fois ; j'ai pu en assumer la responsabilité sans trop présumer de mes pauvres forces. La personnalité de Mlle Heilmann, en effet, se recommande d'elle-même à l'attention et à la sympathie généraux. Si quelque adhésion de l'esprit ou du cœur pouvait se refuser aux charmes de son œuvre, je ne sache pas qu'il y en ait qui tienne au seul aspect de sa loyale image, que *l'Ecrin Littéraire* place aujourd'hui au frontispice de sa livraison première.

Et qu'il me permette, en passant, de le féliciter pour cette idée heureuse : on aime à voir un bon augure pour le succès de son œuvre, dans cette figure féminine, belle de franchise et d'énergie, servant comme de guidon vers le triomphe, sur le premier de ses feuillets qui vont aller se multipliant à l'infini.

Il n'y a rien d'usurpé, certes, en cette première place galamment offerte à "notre compatriote de là-bas," puisque, en réalité, mis à part son mérite personnel, elle va être appelée à jouer l'un des rôles principaux dans la jeune organisation de *l'Ecrin Littéraire*.

De fait, Mlle Jeanne Heilmann, dont le talent fécond n'est jamais en reste d'activité, ne va pas se contenter de fournir à *l'Ecrin Littéraire* son feuilleton inédit : *LE CRIME DES BRUYÈRES*, cette longue et entraînante histoire où le doux et le dramatique, le rouge et le bleu forment un tout, assez heureusement mélangé, où le cœur se délecte et l'esprit se complait, mais, de plus, elle lui adressera, régulièrement, chaque mois au moins, ses "Lettres d'une Parisienne," si pratiques et pleines d'attirances, dont elle a donné déjà ailleurs la note distinguée. Outre cela même, les fortunées colonnes de *l'Ecrin Littéraire* — plus que

jamais, alors, le bien nommé — se verront enrichir assez fréquemment de ces contes, si bien tournés, ces nouvelles et légendes exquises que signe JEAN RIVAL... quand la coquette Parisienne juge à propos de se cacher sous sa virile armure de guerre.

Bavard compère, qui me plais à vanter les grâces de mon filleul, je n'ai pas encore songé à parfaire la cérémonie... de la présentation. Voici.

Mademoiselle Jeanne Heilmann est une Alsacienne, née à Colmar vers 1870, époque de la néfaste guerre franco-prussienne : c'est une patriote convaincue. Un noble cœur, un bel esprit, une grande âme : c'est l'écrivain délicieux que je présente à mes lecteurs.



La vocation littéraire, chez Mlle Heilmann, date de sa plus tendre enfance : le germe déposé par Dieu même, et à la première heure, au fond de ce cœur d'enfant, est devenu un bel arbre, qui va porter des fruits magnifiques. Toute petite, m'écrivait-elle un jour, je rêvais déjà d'une plume et de feuilles blanches à couvrir d'hiéroglyphes ; liseuse passionnée, je me disais souvent : et moi aussi, lorsque je serai grande, j'écrirai une histoire.

Ayant grandi dans ces bonnes dispositions, elle a tenu parole, la vaillante Alsacienne. A l'âge où la femme, d'ordinaire, commence à peine à n'être plus une enfant, mademoiselle Heilmann, depuis quelque deux ou trois ans seulement qu'elle s'est lancée sur la scène, à Paris, s'est gagné un rang, dans le bataillon des lettres françaises, tel que le lui envieraient bien des hommes que des automnes plus nombreux ont mûris. Ce n'est pas une, c'est cent, c'est mille histoires,

légendes, nouvelles, études et variétés qu'elle a déjà semées à profusion dans la presse parisienne, pourtant si éclectique, chacun le sait.

Pour mieux juger de la fécondité, chez ce jeune écrivain brillant, fécondité qui n'exclut nulle part les attraits d'un style charmeur dans sa douce fermeté l'on n'aurait qu'à feuilleter les plus récentes séries du *Saint-Nicholas*, du *Moniteur de la Mode*, du *Magazine Français Illustré*, du *Semeur*, voire même de la *Revue du Monde Latin* et du *Figaro*, le champ de bataille réservé aux publicistes d'élite, et dont son mérite incontestable vient de forcer l'entrée. Ici, depuis qu'elle est venue, avec une spontanéité qui l'honore autant qu'elle nous réjouit, offrir généreusement son concours avec sa sympathie fidèle aux jeunes littérateurs du Canada français, le *Monde Illustré* d'abord, notre excellent confrère, et, bien vite après lui, *Le Gleaneur*, ont publié bon nombre de fines productions inédites, dues à sa plume savante et enchanteresse.

Toutefois, la "grande histoire," rêvée entre toutes les autres, n'était pas encore venue au monde littéraire avant que Mademoiselle Heilmann n'écrivit pour les lecteurs du Canada français, son premier roman : "Le Crime des Bruyères," que nous avons l'avantage de publier, absolument inédit. Cette œuvre de prime jeunesse n'est pas sans défaut, nul doute, mais elle décèle un fond de qualités hautement distinguées, rare et plein de promesses. Peut-être un jour, fraternellement, nous déciderons-nous à lui marquer notre pensée sur ces défauts et qualités. D'autre part, nous avons l'espoir, bien fondé, qu'avant ce temps elle aura trouvé de plus sûrs critiques, et surtout plus autorisés, pour guider ses puissants coups d'aile vers le beau et le bon.

Au fait, la critique parisienne du cachet, celle qui fait et défait les réputations littéraires, va bientôt avoir à s'occuper de Mademoiselle Jeanne Heilmann. Le *livre*, qui lui manquait jusqu'à présent, cette première consécration de l'œuvre pour tout écrivain de Paris, Jean Rival vient de le voir sortir des presses. Déjà, on a dit beaucoup de bien de *Chroniqueuse*, son second ouvrage de longue haleine, "un roman tout moderne et tout parisien et qu'à ce titre vous ne goûterez peut-être pas trop bien" m'écrivait l'aimable auteur, qui a tout l'air de connaître assez justement mes goûts. Quoiqu'il en soit, je narrerai fidèlement aux lecteurs, à l'occasion, les impressions que m'aura laissées cette lecture, que je savoure présentement, à petites doses, en gourmet, car *Chroniqueuse*, gracieusement offerte, m'est déjà venue. A l'instar du philosophe antique, j'aime mes amis, mais encore plus la vérité.

En attendant, au nom des dilettanti de la littérature, dans notre société canadienne-française, de ceux dont il fait le bonheur, j'offre ici au charmant écrivain JEAN RIVAL — ma plume voudrait écrire SANS RIVAL — nos hommages respectueux et nos vœux : *ad multos annos*. Qu'il soit des nôtres encore pour longtemps !

Jules SAINT ELME.

## L'Écrin Littéraire.

SA RAISON D'ÊTRE.

Une nouvelle publication qui vient au monde littéraire ! Je sais quelques sceptiques qui se moqueront de cette courageuse tentative, et crieront bien haut à l'entreprise avortée. Il y a un assez bon nombre d'amis sincères des lettres qui vont se désoler de nobles efforts qu'ils appréhendent devoir être vains, parce qu'ils ne savent que trop à combien de beaux plans elle a coupé les ailes cette triste apathie de notre public instruit, qui laisse se dessécher la moelle de ses os sans se préoccuper de la nourrir, de la vivifier en encourageant, comme elle le mérite, notre littérature nationale. Enfin, il y a aussi les croyants, les optimistes qui, spectateurs jamais découragés de bien des insuccès du genre, regrettables à tous les points de vue, ne se lassent pas d'espérer dans le succès définitif, applaudissent chaudement à chaque nouvel essai sérieux, et battent encore des mains à celui que nous tentons aujourd'hui.

Pour répondre au légitime espoir de ceux-ci, consoler la désespérance de ceux-là, narguer et vaincre l'ironie des autres, cela vaut bien la peine d'affronter vaillamment les aléas d'une semblable entreprise de publicité. C'est ainsi qu'en ont jugé des gens de bonne volonté, et L'ECRIN LITTÉRAIRE s'en vient, modestement, réclamer sa place parmi les rares publications littéraires du Canada français.

Il vient, plein d'énergie, de détermination et de bonne volonté, confiant en ces caractères de viabilité qui distinguent son œuvre, solliciter humblement, auprès des lec-

teurs et lectrices, la petite part de patronage dont il compte pouvoir se faire juger digne.

Où est-elle, chez nous, la véritable *revue* de famille qui vienne, chaque semaine, apporter au pauvre comme au riche, chez l'artisan comme chez le bourgeois, sous le toit même du presbytère comme dans les boudoirs des grands, une lecture à la fois saine, calme, variée, originale, nationale et du terroir le plus possible, partie populaire pour les uns, partie plus relevée pour les autres, pour tous instructive et récréative, et, avec cela, à bon marché !

Nulle part, que je sache. Aussi, L'ECRIN LITTÉRAIRE a-t-il la satisfaction de se dire qu'il ne dispute les droits d'aucun autre ; que, si les circonstances l'appellent à entrer dans une loyale concurrence avec certains de ses aînés dans la carrière, dont il va cotoyer la marche de plus ou moins loin, elles ne l'empêcheront pas de rester chez lui dans une sphère d'action spéciale, qu'il fait sienne en suivant le programme que je viens de résumer.

En effet, L'ECRIN LITTÉRAIRE — et il ne faudra pas le taxer de présomption pour son titre qui ne promet rien de plus qu'un triage consciencieux des pièces, perles fines, diamants ou simples coquillages, qui seront mises sous les yeux des lecteurs — n'a point d'autre ambition que de procurer à tous de la matière à lire qui réunisse ces qualités principales, d'être saine en sa morale, originale en très grande partie et diversifiée de façon à satisfaire les goûts du plus grand nombre possible.

Sans que nous insistions davantage, notre seule liste de collaboration offre une garantie suffisante que nous tiendrons ce à quoi nous croyons pouvoir nous engager. Des noms comme ceux de Fréchette, Faucher de Saint-Maurice, Charles Labelle, le Docteur Dyck, Rodolphe Lemieux, le Dr Chevrier, Denis Ruthban, etc., etc., sans compter les adhésions qui nous viendront encore, avec, par derrière eux, une des plus brillantes pléiades de jeunes qui jamais se soient lancées dans l'arène littéraire, disent assez haut, il me semble, sans qu'il soit besoin de plus de commentaires, sur quels succès on peut oser compter.

Causeries, nouvelles, contes, articles de genre, poésies, études biographiques et bibliographiques, articles de modes, entre autres les "Lettres d'une Parisienne," de Melle Jeanné Heilmann, lesquelles nous recommandons d'avance, et sans crainte, à l'attention intéressée de nos lectrices, — variétés, bons mots, conseils pratiques, etc., etc. : L'ECRIN LITTÉRAIRE entend se faire de lecture attrayante pour tous. Généralement, deux feuillets seront en cours simultanément, dans ses colonnes, dont l'un, genre populaire mais toujours bien moral, l'autre, genre littéraire mais toujours intéressant. Nous commençons par un roman de cette deuxième catégorie : "Le Crime des Bruyères," très attachant récit inédit, superbement fait, et écrit spécialement pour L'ECRIN LITTÉRAIRE, par notre distingué collaborateur de Paris, Jean Rival. Avant peu, nous compléterons notre programme, sous ce rapport, par un grand roman de mœurs ou d'aventures, qui trouvera chez nos lecteurs un légitime succès.

Sans être né pour batailler, tout au contraire, L'ECRIN LITTÉRAIRE, néanmoins, tient à garder ses coudées franches et son libre droit de dire, au moment voulu, son sentiment, avec la sincérité et le sang-froid de ceux qui rien ne lie aux partis en lutte, sur ce qu'il croira être pour le plus grand bien de sa famille littéraire. Volontaire, il tient cependant, au besoin, à pouvoir faire le coup de feu, sous les drapeaux du Vrai et du Juste attaqués, comme il va guerroyer sans cesse sous les enseignes du Beau et du Bon méconnus. Il entend être une tribune libre, ouverte à tous les champions, de bonne foi, de ces vertus littéraires. De ce que j'ai déjà dit ne ressort-il pas assez la raison d'être de L'ECRIN LITTÉRAIRE, contre les sceptiques, pour les craintifs et les croyants ? Avec quelle satisfaction de plus ne lui fera-t-on pas fête lorsqu'il aura doté d'un organe officiel,

littéraire, sérieux et intéressant, rédigé tout en français et populaire chez tous les nôtres, une et peut-être plusieurs de nos grandes sociétés de bienfaisance, comblant ains une lacune que nombre de sages esprits regrettent ! Mais, inutile de tout promettre d'un coup. On le jugera à l'œuvre; et, en ces conditions, L'ECRIN LITTÉRAIRE a pleine confiance dans le verdict de ses lecteurs.

JEHAN DU TAILLIS.

## CHIEN !

BOUTADE.

La louange de M. Pasteur fait le tour du globe parce qu'il guérit de la rage, maladie affreuse produite par la morsure des chiens. Il y a de quoi manifester notre admiration si l'on pense que l'Europe, à elle seule, voit périr annuellement deux mille malheureux sous la dent de la race canine. Les Romains déjà, connaissant la malfaisance de ces animaux, écrivaient au seuil de leurs portes : *Cave canem* : Garde au chien ! mais le sale fléau de la rage était accepté dès lors, l'a été depuis, le sera toujours, à moins que, par un coup de cœur, ou un coup de pied, nous n'y mettions bon ordre, ce qui n'est pas du tout impossible.

Ah ! je vous étonne : que diriez-vous d'un individu tel que vous et moi, qui supprimerait la rage en faisant disparaître la cause ? Il suffirait de nous aider les uns les autres, de nous aimer, de ne pas jouer plus longtemps le rôle de Jésabel.

Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

Ces animaux en question constituent une calamité publique permanente, par leurs morsures ; un incon vénient de toutes les heures par leur effronterie qui les mène à l'église comme au salon ; une incommodité par leur saleté ; un scandale par leurs mœurs.

Tuons les chiens !

N'a-t-on pas dit que Adam quitta le paradis terrestre accompagné de son chien ? C'est fausser l'histoire en la faisant remonter trop loin. Et puis, je vous demande ce que le père des hommes et des femmes aurait pu tirer d'un être de cette espèce, n'ayant encore personne à faire dévorer ?

C'étaient autrefois des loups, pas moyen d'en douter. Nos ancêtres, à l'origine de la première société, avaient su les prendre dans leurs familles, à titre de serviteurs, à cause de la passion carnassière qui les distingue. Pour faire la chasse aux sangliers, aux chevreuils, aux oiseaux même, — pour vivre, enfin, comme on vivait à cette époque — toutes les alliances étaient possibles, sinon excusables ; nous nous sommes donc abaissés jusqu'au chien, ce temps n'est plus ; de nemrods errants et mal léchés, nous sommes devenus citadins, tandis que, après une série de siècles, le chien est encore dans son état primitif et reste incivilisable. Eh bien ! civilisablement parlant, chassons la bête de chez nous ; que ce soit notre dernière chasse, traitons cet animal comme un chien et, puisqu'il veut absolument rester loup, mort au loup ! *His usefulness is gone.*

Les gros, les moyens, les petits, les barbus, les rasés, les braques, les noirs, les blancs, les jaunes, les hauts sur pattes, les trapus, les carlins, les bichons, les molosses, les mal peignés, les mâtins, les griffons, les terreneuves, les boule-dogues, — tous !

Gare aux museaux boueux, pattes dégoûtantes, poils puants ! Au nom de la propreté, exterminons ces vidangeurs.

Point de merci pour les bêtes féroces qui attaquent les chevaux dans les rues, culbutent les gens en leur passant dans les jambes, font un vacarme d'enfer durant les nuits

d'été, vous barrent le chemin ou la porte si vous entrez quelque part, vous forcent à descendre du trottoir dans la boue, et commettent journellement plus de crimes que leurs pareils, les loups, restés dans les contrées sauvages.

Un dicton populaire, s'adressant à certains hommes, dit : "Etes-vous chien, êtes-vous loup ?" A coup sûr, les chiens sont des loups. Et dire qu'il y a des chrétiens qui attachent leurs chiens avec des saucisses !

Débarrassons-nous de cette nuisance que la peur seule nous condamne à supporter : de ce fléau qui nous ravage ; de ces monstres qui nous mettent en gribouille avec nos parents et connaissances ; de ces prétendus amis de l'homme qui finissent, bien souvent, par mourir du venin qu'ils portent en eux, après avoir mené, sous nos auspices et grâce à nos tendres soins, une existence de corsaires, une vie scélérate dont nous sommes responsables en toute conscience.

Tuons les chiens !

Des boulettes chimiques, du plomb, des cannes à épées, du fer, de la flamme, des drogues ! Qu'on les empoisonne, qu'on les embroche, qu'on les grille de coups, qu'on les pend, qu'ils meurent comme des chiens !

Vous connaissez la phrase consacrée : "Le chien est le plus intelligent de tous les animaux." Grand merci pour l'éléphant et plusieurs autres infiniment moins idiots et plus respectables !

Si je laisse tomber par terre mon gant ou un objet quelconque, je ne puis le ramasser sans courir le risque d'être croqué par le premier hurleur venu, qui mal à propos interprète le mouvement et croit que je me penche pour saisir une pierre et la lui lancer. Comme c'est intelligent.

Dans notre pays de cocagne, les queues de chien traînent sur le sol des rues et sur le plancher des maisons, à l'entrée des édifices publics ou privés, et, le pire, c'est qu'il y a des chiens après ces queues, de sorte que vous ne savez plus où poser le pied, de crainte que, si vous écrasez un bout, l'autre ne se relève, à la manière des serpents. C'est pourquoi un écrivain sentimental ou lâché a dit : "Le chien est utile autant qu'aimable." Or, comme il n'est pas aimable, son utilité reste mince.

Nous n'avons pas le privilège de marcher sur les membres de ces nobles seigneurs. Respectez ceux qui sont les maîtres dans votre maison et sur les pavés des villes dont vous payez les taxes. Quand vous touchez brutalement une queue ou une patte de chien, vous faites preuve d'ignorance et vous en êtes puni, séance tenante. Vous devez savoir que les chiens jouissent d'avantages dont vous êtes privés ; mais vous agissez comme si vous possédiez ces droits également, vous empiétez et l'on vous pince ; vous courez à votre perte par simplicité, indifférence et sottise — et les chiens, savants, après vous avoir tout bas qualifié comme je viens de le faire tout haut, vous entrent les dents dans les chairs, pour vous apprendre qu'ils ont des droits qui priment les vôtres. Faute de comprendre cela, vous menez une vie de chien.

Mais, remarquez-vous, c'est révoltant, on s'emporte à la fin. Il y a trop de chiens après nos os, comme dit le proverbe. Plus un pays est pauvre, plus il a de chiens. Je m'écrierai avec saint Paul : "Dehors les chiens et les impudiques !"

Si vous en êtes capable, méditez une vengeance digne de notre race. La raison ne gagnant rien dans cette cause, je ne vois plus qu'une ressource : nous émanciper par la violence. Assez longtemps, les hommes ont été des chiens couchants. L'insurrection est le plus sain des devoirs. Aux armes, les mordus, et ceux qui peuvent l'être ! Qu'un sang impur abreuve nos sillons. Un soir ou un matin, entre chien et loup, exterminons la bande tout entière !

Tuons les chiens !

Chaque chien a son jour de chance, *every dog has his*

day, d'après les Anglais, mais ce jour unique dure toute a née! C'est au tour des hommes à avoir le leur.

Il y a aussi des histoires de chiens sonnant l'alarme du feu, arrêtant un cheval emporté, retrouvant des objets perdus, prédisant des malheurs, se suicidant comme une Faust sur le tombeau de sa Marguerite — allez donc mettre ces folies dans la tête d'un enfant âgé de plus de dix ans! Tout ça, c'est du chiendent.

Et il y a des lois assez stupides pour protéger et nourrir cette plaie d'Egypte! Elles ne valent pas les quatre fers d'un chien: rappelons ces lois. Libérons-nous d'un reste de barbarie. Reconquérons nos droits perdus, ne nous laissons plus traiter comme des chiens dans un jeu de quilles.

Quoi! un citoyen est molesté par une bête, un être infect, toujours dangereux, et il n'a pas le privilège de se défendre. Il y a des lois tellement étranges qu'elles vous punissent si vous battez des brutes qui n'ont d'autre instinct que de faire du mal. Les hommes sont des animaux non pensant.

Tuons les chiens!

Jamais vous ne direz assez d'horreurs sur le compte de ces démons. Leurs forfaits dépassent la mesure de toute colère humaine.

Néanmoins, on les souffre. Je voudrais les souffrir jusqu'à ce qu'ils en crévent! On les soigne, on les caresse, on leur donne des médailles et des noms d'hommes — une blague de chien! Ils vont partout, ils ne demandent qu'à aller. Leurs propriétaires parlent avec mépris des pauvres Irlandais qui gardent les pourceaux au milieu de leur ménage. Comparez votre animal avec celui-là: l'un est aussi dégoûtant que l'autre.

L'un des deux ne mord pas, au moins, et, de plus, il vous nourrit.

J'ai mangé du chien: ça ne vaut pas le cochon.

Dans quel chien de temps vivons-nous!

Que cette situation ridicule finisse. Et alors, plus besoin de science, de Pasteur, de lois protectrices des citoyens. Coupons, que diantre! coupons court au mal des chiens.

Mais non! les peureux font semblant d'aimer cette engeance; ils lui prêtent toutes sortes de vertus; ils en font quelque chose dans le monde; n'allez pas leur nuire! On en a tant soulevé qu'on l'aime! — et ainsi de suite. Je vous dis que cela nous donne un air de chien.

Vous me répondrez que...

Ah! laissez-moi tranquille, j'enrage!

BENJAMIN SULTE.

\* \* \* Quiconque souffre dans son cœur ou dans sa chair lève d'instinct la tête vers le ciel pour y chercher le secours dans l'épreuve et l'espoir des compensations éternelles.

\* \* \* La vraie fin de l'homme est le bonheur et non la vérité; l'illusion devient alors sacrée, si c'est elle qui console et la vérité qui tue.

\* \* \* C'est assez que le savant souffre ou désire, pleure ou rêve, pour sentir que la science, qui prétend répondre à tout, ne suffit à rien.

\* \* \* C'est précisément parce que l'humanité ne peut se suffire qu'elle a le tourment de l'infini.

\* \* \* Demandez à ceux qui aiment, surtout à ceux qui pleurent, si leur cœur ne bat pas pour l'éternité!

JULES DELAFOSSE.

## PAR L'AMOUR.

O femmes, ô mes sœurs, dont la grande âme ardente  
Aspire, chaque jour, à se mieux dévouer,  
Que n'accomplirait pas la tendresse vaillante  
Qui brûle votre sein, si, toujours bien prudente,  
Elle allait!... Je le sens, laissez-moi l'avouer.

Vous pourriez, par l'amour, régénérer le monde.  
Lorsqu'il languit, déchu, dans l'oubli du devoir,  
Si vous saviez offrir l'affection profonde  
À la seule vertu, jamais au vice immonde,  
Et garder, plein d'honneur, votre infini pouvoir!...

Votre culte, jamais, prêtresses virginales,  
N'eût vu le crime affreux maculer ses autels,  
Si, domptant votre cœur, héroïques vestales,  
Vous eussiez méprisé les passions brutales  
Et sanctifié l'amour des oublieux mortels... .

Or, ce que n'ont point fait les Amantes anciennes,  
Qui permirent qu'un jour leur sexe fût honni,  
Accomplissez-le, vous, amoureuses chrétiennes  
Vous qu'on aime, surtout, françaises-canadiennes:  
Votre nom, par le monde, en sera tant béni!

En ces temps où l'on voit notre race flétrie,  
— La colombe naïve aux serres du vautour—  
Transfusez la vigueur de votre âme attendrie,  
Payez l'impôt du cœur aux maux de la Patrie,  
O femmes, sauvez-nous tous à force d'amour!

Vous tenez en vos mains le cœur de bien des hommes;  
Gardez de le flétrir; rendez-le fort et grand.  
Mères, faites vos fils meilleurs que nous ne sommes;  
Amantes, exigez que "vaillants" ils se nomment  
Ceux qui savoureront votre baiser vibrant.

Sous votre baiser pur, mères et bien-aimées,  
Germeront les héros—Tout comme, au doux soleil,  
Des fleurs on voit s'ouvrir les tiges parfumées,  
Les âmes, tout-à-coup, de chaleur ranimées,  
Riantes, s'en iront vers l'avenir vermeil.

Car c'est son charme, à lui, votre baiser de flamme,  
D'infuser l'énergie et de chasser la peur;  
C'est le baume subtil qui nous pénètre l'âme  
Comme un philtre divin dont notre cœur s'enflamme,  
Et du soldat craintif fait un triomphateur!...

J.-M. AMÉDÉE DENAULT.

Membre honoraire du Cercle FRÉCHETTE

## LIBERTÉ

A mon ami Chs Gauvreau

Maison à gauche, boutique à droite, poussière sous les pieds, fumée sur la tête. Il y a des gens qui passent l'été sur le pavé des villes. Ils battent d'un pas pesant, sous le grand soleil morne, le macadam des rues alignées; dans l'air lourd et empesté, ils vont, la sueur au front, l'ennui au cœur. Le devoir les retient, et l'été leur est dû. Plaignons-les.

Orchestre et danse; habits noirs, gants pâles et souliers fins. C'est une place d'eaux. Très bien! amusez-vous, mesdames et messieurs! Fringants cavaliers, misses pimpantes et coquettes, au son du tambour et du piston, de la corde et du cuivre, au tournoiement des jupes sur les parquets cirés, amusez-vous, vous dis-je; le mensonge et l'envie valent dans vos bras, et la folie agite ses grelots. Amusez-vous, droits et guindés, dans la lumière des lustres et la chaleur des salons, sur la plage où votre bain fait le spectacle de tout un peuple, et dans vos promenades où les toilettes se disputent la pomme d'or. Et voyez, monsieur, à ce que votre moustache soit élégante et votre habit bien ajusté! Et craignez, mademoiselle, "qu'un bout de

dentelle ne soit déchiré », vos bijoux mal en vue, ou votre chapeau de travers !... Amusez-vous !

Et il y a tant de lacs, tant de rivières, tant de forêts, chantant, où le rêve s'envole sous l'œil de Dieu !

Ami Gauvreau, que n'étiez-vous avec moi, l'autre soir ? Je fus à un lac,—le plus beau que Dieu ait fait—et j'y plantai ma tente, et je pensai à vous.

Mon lac est plus beau que le fleuve St Laurent dont la vue, l'autre jour, vous rendait heureux ; mon canot d'écorce fend plus doucement les eaux que le bateau sur lequel nous devinmes amis ; et mes nuits sont plus belles que vos jours.

Que n'étiez-vous-là ? Vous n'eussiez pas écrit votre page quotidienne ; car, en mes campements, on n'a que les grands rocs pour secrétaires, et ces sortes d'écrivoires ne vous sont pas coutumiers ; mais nous eussions causé, la cigarette aux lèvres, et Fréchettes n'eût eu qu'à se voiler la face.

Ce soir-là, les rides de l'eau, doucement, venaient mourir sur le sable ; la tente entr'ouverte montrait un bon lit de branches et tout l'atirail du coureur ; un bon feu pétillait, jetant des lueurs étranges sur les rochers et les arbres ; mon vieux guide fumait, silencieux.

Tout autour, montait, douce, comme un bercement mystérieux, mystérieuse comme une incantation, la musique des insectes du bon Dieu ; les grands pins murmuraient, et de toutes leurs feuilles les petits trembles riaient sous la brise. Le lac, gigantesque miroir encadré dans le roc et la verdure, réfléchissait les étoiles, qui dansaient follement sur les petites vagues. De temps en temps, un jaillissement d'eau au large : c'étaient les truites... des truites longues comme ça, Gauvreau !

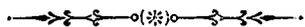
Ah ! le spectacle et le concert des nuits ! comment en dire la beauté ? Sur la mer grande où nous berce la solitude, au sein de la sauvage nature, il se forme des vagues qui ne se brisent point sur la plage ; le rêve s'envole à des hauteurs que la parole humaine n'atteint pas ; les pensées passent, silencieuses, bercées par la brise, si pures qu'un mot souillerait leur éclatante fraîcheur !...

Mais vous n'étiez pas là, ami Gauvreau. L'Isle-Verte vous tenait ; et sous vos pas, essaim joyeux ou triste, s'envolaient les souvenirs d'antan.

N'importe ! vous êtes de ceux qui préfèrent à la piqûre d'épingle, la morsure du moustique. Holà ! gens qui menez, à la campagne, la vie des villes,—amusez-vous !

A nous, les solitudes larges, où l'âme se refait, et se prépare encore à la lutte qui dure toujours et n'aura de cesse qu'avec la vie !

DENIS RUTHBEN.



## AURORE BOREALE

J'étais assis, pensif.

Pas un souffle dans les grands arbres du jardin, pas un bruissement de feuille... Rien... le silence... Le silence du soir sous un ciel étoilé...

Elle m'avait quitté un instant. Que faisait-elle, là, penchée sur les fleurs que ses soins avaient fait éclore ?... Mais elle m'avait dit d'attendre ; et j'attendais..., distrait et silencieux... La nature tout entière ne semblait-elle pas m'écouter ? J'aurais craint qu'elle n'eût entendu résonner ma voix.

La tête baissée, je pensais. A quoi ? Je l'ignore.

Un pas dans l'allée me fit lever la tête : c'était elle. Et je me retrouvais sur mon banc.

Elle vint, de son air le plus doux et le plus heureux, s'asseoir sur mes genoux (n'était-elle pas ma fiancée ! et ne la respectais-je pas ?), et elle porta à mes lèvres le plus beau et le plus odorant de tous les bouquets ; j'appuyai ma bou-

che sur la main qui me l'offrait. Mais ce n'en était pas assez, et d'un baiser de flamme j'effleurai sa lèvre pure.

Premier baiser de ma fiancée, tu fus mon plus doux baiser !

Pas un mot encore n'était sorti de notre bouche. Le silence nous maîtrisait.

—Je t'aime ! me dit-elle, tout bas.

Je t'aime ! répliquai-je, confus de m'être laissé devancer.

—Je voudrais que nous resterions toujours ensemble, toujours unis, toujours, toujours !...

—Toujours ! mais, c'est cela : nous serons unis pour toujours, et nous nous aimerons, n'est-ce pas, toujours ?

Et je la serrais sur mon cœur... Comme nous nous aimions !

Tout-à-coup, je m'aperçus qu'elle tremblait dans mes bras ; elle avait retourné la tête et elle pressait sa joue contre la mienne.

—Qu'as-tu donc, mon ange ? lui demandai-je, en appuyant ma lèvre sur son front.

—Vois ! et elle détourna aussitôt la vue. Et je sentais son cœur battre bien fort.

Je regardai sous les grands arbres où se déroulait un coin du ciel. Des flots de rayons pâles, semblant venir d'un astre d'outre-monde, faisaient saillie sur le fond gris du firmament assombri, et exécutaient—dans le silence du soir, au milieu de l'immobilité la plus complète du reste de la nature—une danse magique, traçant des courbes gigantesques, écrivant presque des mots sinistres...

Pendant que tout semble s'incliner devant nous, seules ces gerbes de lumière n'ont-elles pas l'air de narguer nos soupirs et nos larmes ? et leurs danses fantastiques ne sont-elles pas une impudente parodie de nos rêves si doux ?

—Ce n'est rien ! repris-je, presque aussitôt : c'est une aurore boréale. Vois donc : c'est beau plutôt.

Elle regardait, confiante, en s'appuyant sur moi.

Nous suivions en silence chaque mouvement de la vague lumineuse. Il ne resta plus, bientôt, que deux gerbes blanches qui semblaient jouer une danse folle ; puis les deux lueurs tremblotantes, sans cesse déplacées et replacées, se fondirent en une seule.

Mais, un instant seulement... et l'une d'elle glissa aussitôt au bas de l'horizon.

L'autre, dans une indifférence froide et révoltante, continua de s'agiter seule...

Je ne me souviens pas quel tableau fantastique se traçait alors dans mon imagination ; mais, à ce moment, ma fiancée m'enlaça dans ses bras : un léger cri jaillit de sa poitrine et sa tête s'appuya sur mon cœur palpitant d'émotion.

—Qu'est-ce donc ? ma bien-aimée, lui demandai-je ?...

—N'as-tu pas vu !...

—J'ai bien vu, mais...

—Et tu n'es pas effrayé ?...

Je compris alors ce qu'elle avait vu dans ce coin sinistre du firmament. Et je ne sais comment cela se fit, mais je m'aperçus tout-à-coup qu'une larme glissait sur ma joue et que je serrais fortement ma fiancée sur mon cœur.

—Ne crains rien ! repris-je, en sortant de ma distraction, je t'aime... et nous serons heureux.

Mais je vis qu'elle avait peur, et nous rentrâmes pour ne plus voir ces fantômes.

J'ai épousé ma fiancée. Le bonheur nous a unis dans la possession de ces charmes toujours nouveaux.

Mais hélas ! elle m'a quitté : elle a glissé dans un autre monde et je suis resté seul...

Unis un moment, nous avons été séparés pour la vie.

WILFRID.

## LETTRE D'UNE PARISIENNE.

Voici, avec le changement de saison, que se représente la grave question des toilettes. Il faut préparer les robes, les vêtements, les chapeaux d'hiver, et ce n'est pas une mince affaire.

Les modes restent à peu près les mêmes que cet été. Toujours les jupes toutes plates devant, en pointe derrière, avec, cependant, la traîne un peu moins longue. On peut les laisser unies, ou poser au bas soit un volant, soit un ou deux rangs de marabout.

Le corsage se rentre toujours, encore, dans la jupe ; les basques se portent de moins en moins, et cette façon exige naturellement une ceinture.

Les tissus sont très-variés et très-jolis. On choisira, pour les costumes de courses ou de promenade, les lainages de fantaisie, la cheviotte, la bure, le drap de dame. On fait les plus jolies dispositions, en écossais, car l'écossais est plus que jamais à l'ordre du jour. Il peut s'employer pour la toilette entière, mais il est préférable de faire une jupe écossaise avec un corsage uni, ou le contraire, ce qui est plus gracieux. Pour le corsage, il est bon de prendre l'étoffe en biais, car les carreaux en droit fil épaississent la taille et font un effet peu gracieux.

Une combinaison très-pratique et qui permet de rajeunir un corsage de l'an passé, consiste à y mettre des manches d'un autre tissu. Pour cela encore, l'écossais convient fort bien. La manche peut se faire droite, mais on préfère en ce moment le poignet uni, très-serré, jusqu'au coude, et, tombant par-dessus, une sorte de seconde manche, très-bouffante et très-épaulée.

La veste est toujours en grande faveur, et il faut avouer que le costume tailleur est bien commode et seyant. La veste se fait encore quelquefois longue et lâche comme cet été, mais on tend de plus en plus à la faire s'arrêter à la taille, coupée à angles droits. La petite veste Figaro, à dos d'une seule pièce, est même plus courte, comme celles des toréadors. Si l'on ne craint pas un peu de fantaisie, on peut la garnir de passementerie ou même de galon et de pampilles d'or. C'est fort gracieux et ne manque pas de cachet, mais c'est une mode qui certainement ne durera guère, comme tous ces caprices d'un moment qui font fureur, puis sont vite abandonnés.

Autre caprice : on se fait aujourd'hui la taille courte, et certains grands couturiers s'efforcent même de réintroduire les modes du premier Empire, si peu seyantes et si contraires au bon goût. Y parviendront-ils ? On se le demande ; dans tous les cas, je crois que ce ne sera pas sans difficulté, et que, s'ils y réussissent, cela ne saurait être pour longtemps, car les femmes qui savent vraiment s'habiller et qui ont quelque bon sens, se révolteront et n'arboreront pas ces corsages larges comme la main, ne mettront pas leur ceinture sous les aisselles, détruisant ainsi toute l'harmonie des lignes et la cambrure de la taille.

Pour les vêtements, on a le choix entre la jaquette, la pélerine et la grande pelisse, toutes trois également en faveur et présentant chacune des avantages. La jaquette, qui adhère davantage au corps et surtout aux bras, donne beaucoup plus chaud qu'une pélerine flottante. Celle-ci, en revanche, est plus commode, parce qu'elle laisse plus de liberté de mouvements. Quant à la pelisse, elle préserve la robe de la pluie et de la neige et, en cela, elle est le véritable manteau d'hiver.

Les pélerines se font à peu près de toutes les longueurs, depuis le *collet*, qui dépasse à peine la taille, jusqu'au vêtement, qui descend aux genoux. Elles se garnissent de passementerie, de jais, de marabout, ou de plume.—Les garnitures de plumes seront, dit-on, beaucoup portées, tant sur les robes que sur les vêtements. On peut faire aussi une pélerine en velours ou en peluche ; ce sera fort élégant,

mais un peu lourd. Bien entendu, l'étoffe étant assez belle par elle-même, n'a besoin d'aucune garniture.

La grande pelisse ou manto se fait en grosse cheviotte ou en diagonale. On peut la doubler de fourrure. Elle se fait avec empiecement brodé de jais ou de passementerie, ou bien avec pélerine, rappelant de loin les *ulsters* masculins.

Où revient également à la redingote aussi longue que la jupe et très ajustée. Elle se ferme par deux rangs de boutons, jusqu'à mi-hauteur. Col rabattu et grands revers tailleur.

Cette façon est celle que l'on emploie aussi le plus pour les jaquettes. On ne les fait plus montantes, mais ouvertes comme les habits d'homme, et avec des revers de soie. Si l'on redoute le froid, on peut garantir le cou par un petit plastron, ou par un col droit en lingerie, avec une cravate ou une régate tout à fait masculine.

La jaquette se fait toujours longue, jusqu'aux genoux environ. Elle est souvent ajustée—moins pourtant qu'un corsage ; mais on peut aussi la laisser entièrement flottante ou y faire seulement une petite pince. On essaie même du paletot sac, sans aucune couture dans le dos et qui cache entièrement la taille. C'est sans doute commode, mais c'est fort laid.

Les modes de cette année fournissent l'occasion, peut-être unique, d'utiliser sans les couper, les vieux manteaux de velours que l'on portait il y a vingt-cinq ans, et qui, depuis, n'ont plus trouvé d'emploi. Je suis sûre que beaucoup de personnes en possèdent encore, et même de fort beaux, car le velours était alors d'une qualité qu'il n'atteint plus aujourd'hui. Pour être parfaitement fin de siècle avec un vêtement de ce genre, il suffit de le reprendre, de l'ajuster un peu, et d'y mettre des manches neuves, bien épaillées. Aucune garniture. On ferme par des boutons invisibles sous une patte, soit au milieu, soit sur le côté, si l'ampleur le permet. Ces jaquettes-là peuvent se faire montantes, avec un col droit ou un tour de plumes, si l'on veut.

Pour les chapeaux, aucun changement bien notable. On porte toujours également, selon le goût et le visage de la personne, la capote avec ou sans bride, le grand chapeau rond, beaucoup moins grand cependant que ces dernières années, ou la toque, que l'on peut garnir de fourrure.

Les plumes et les rubans se posent de nouveau sur le devant, et, pour les chapeaux ronds surtout, on fait volontiers la garniture un peu large : un nœud à grandes coques, comme les nœuds alsaciens, et le piquet de plumes et d'aigrettes posé au milieu.

JEANNE HEILMANN.

## A LA BONNE FRANQUETTE

## CONFIDENCES À NOS LECTEURS

*A la bonne franquette*, c'est-à-dire à la vraie façon du pays — sans cérémonie — nous réservons un petit coin de l'ECRIN LITTÉRAIRE pour y jaser, dans une familière intimité, avec nos lecteurs. A part les communications requises pour la bonne gouverne de nos relations réciproques, nous prendrons la liberté, parfois, de leur faire part de quelques uns des plus intéressants parmi les mille "échos et rumeurs" qui flottent dans l'atmosphère de la publicité.

A bons entendeurs salut !

\* \* \*

Pour calmer les scrupules de conscience qui pourraient venir à tel ou tel de nos lecteurs ou lectrices, à la vue de notre journal daté du dimanche, nous nous plaignons à leur

déclarer, tout de suite, que L'ECRIN LITTÉRAIRE, nonobstant sa date d'édition, sera toujours imprimé, mis en vente dans les dépôts, expédié par les malles, le jeudi, deux jours francs avant le dimanche dont il relève.

Ayant résolu de faire de L'ECRIN, avant tout, un "journal du foyer," de lecture en famille, nous avons pensé à le dater de ce jour de lecture, par excellence, le dimanche : à l'instar de plusieurs publications françaises, et ici, au pays, de l'ancien *Journal du Dimanche*, ainsi que de *La Famille*, actuellement.

\* \*

L'ECRIN LITTÉRAIRE, qui sympathise avec la société de bienfaisance, si justement florissante parmi nos compatriotes : *Les Forestiers Indépendants*, est heureux d'inscrire, parmi ses premières "bonnes nouvelles," la suivante : Notre ami, M. Clément, vient d'être élu Chef Ranger de la Cour Jacques Cartier, No 970, en remplacement de M. G. Goderre, sortant de charge. En L. B. & C., comme l'on dit à la Cour, nos meilleurs compliments au nouveau titulaire.

\* \*

Dès son prochain numéro, L'ECRIN, qui est appelé à jouer un rôle, semi-officiel au moins, dans cette puissante organisation, va commencer à publier, en supplément, une liste alphabétique des membres de chaque Cour française des *Forestiers Indépendants*. Avis aux intéressés.

\* \*

On nous permet de nous protéger contre la mauvaise foi — heureusement fort rare parmi ceux auxquels nous nous adressons aujourd'hui — en suivant la règle généralement admise dans le cas de nouvelles publications : — Ceux qui ne renverront pas le journal, sous dix jours, avec le mot *refusé*, inscrit en travers de l'adresse, seront considérés comme abonnés réguliers, et traités comme tels.

PIERRE ET JACQUES

## AVIS.

L'ECRIN LITTÉRAIRE veut être une tribune libre. Dans les bornes morales et littéraires, ses colonnes seront rendues accessibles à toutes les bonnes volontés.

Bienvenus seront les anciens qui voudront encourager son œuvre : populariser le goût de la lecture, saine et nationale, au sein de nos familles.

Tout aussi chaleureux, au moins, sera l'accueil fait aux jeunes qui viendront offrir leurs services, avec du talent, de la bonne volonté et du courage persévérant.

Règle générale, tous nos articles sont signés, et chaque collaborateur n'est pas responsable des idées émises par d'autres collaborateurs.

Les manuscrits reçus, qu'ils soient ou non publiés, ne sont points rendus.

Néanmoins, et suivant le cas, il en pourra être fait mention dans les *notes postales*.

Adresser toute correspondance concernant la rédaction :

LE DIRECTEUR DE LA REDACTION  
à l'Écrin Littéraire,  
1717, rue Notre-Dame, 1717,

(au Cercle Ville-Marie), MONTREAL.

Pour ce qui concerne l'administration du journal, s'adresser au No 388, rue Berri.

ON DEMANDE DES AGENTS.

# LE CRIME DES BRUYERES

ROMAN inédit, par JEAN RIVAL.

## PREMIERE PARTIE.

## I.

## UN TRAITRE

— Mon colonel, je ne vous dis pas adieu ; nous nous reverrons sans doute. Demain, je partirai pour rejoindre mon régiment ; qui sait si les hasards de la guerre ne nous rapprocheront pas !

Je l'espère, mon cher Maurice, et souhaite que ce soit dans un combat victorieux. Vous serez digne, j'en suis sûr, de votre père, le général de Saint-Andret ; noblesse oblige, et quand on porte comme vous le nom d'un héros, on est toujours prêt à faire plus que son devoir.

— Oui, colonel, il me tarde de marcher sur les traces glorieuses de mon père.

L'officier serra énergiquement la main du jeune homme et, prenant la bride de son cheval, donna le signal du départ. Les lieutenants se groupèrent autour de lui, et tous sortirent de la cour du château, envoyant un dernier salut à Maurice.

Resté seul sur le perron, celui-ci les regarda s'éloigner, en songeant que le lendemain, il quitterait aussi cette demeure et s'en irait défendre la patrie.

Il avait vingt-deux ans, l'âge de toutes les bravoures et des sublimes sacrifices. La distinction, l'élégance innée de sa personne et de ses manières dénotait le patricien le descendant d'une noble race. Le front large et haut, encadré de cheveux châtain, légèrement frisés, la ligne ferme et décidée du profil, la bouche résolue qu'ombrageait une fine et longue moustache, tout dans ce visage respirait le courage et l'énergie. Seul, le regard de ses grands yeux bruns et songeurs où se reflétaient fidèlement les mouvements de son âme, en adoucissait l'expression virile et quelque peu martiale.

Elevé par une mère qui avait gardé pieusement le souvenir de son mari, mort en Italie sur le champ de bataille, il avait de bonne heure senti s'allumer en lui l'esprit belliqueux. Tout enfant, il avait été fier de son nom ; il s'était juré d'en soutenir, d'en rehausser même l'éclat. Et maintenant que le moment d'agir était venu, il sentait déborder de son cœur tous ses rêves de vaillance, tout son dévouement chevaleresque. Il avait soif de gloire, il se sentait capable des plus hauts faits d'armes, peu s'en fallait qu'il ne se crût appelé à sauver la France.

Cependant, le colonel et son escorte avaient pris au trot le chemin des Bruyères, petit village meusain, situé à un kilomètre du château de Saint-Andret.

La route était déserte. Les soldats, cantonnés au village, attendaient leurs chefs et les paysans s'étaient tous rassemblés sur la place pour assister au départ du régiment. D'ailleurs, depuis quinze jours que la guerre franco-allemande avait éclaté, les braves cultivateurs négligeant leurs travaux champêtres.

Au bout de quelques minutes de marche silencieuse, le colonel, ayant jeté autour de lui un regard scrutateur pour s'assurer que personne ne les avait suivis, fit halte et, baissant la voix, dit à ses lieutenants :

— Messieurs, je dois développer devant vous le plan que nous allons exécuter ; l'heure est venue de vous le faire connaître.

Il donna alors des explications détaillées, traçant à chacun sa ligne de conduite. Il s'agissait d'aller surprendre et déloger les Prussiens, campés à quelques lieues de là.

Le colonel, persuadé que tout réussirait à merveille, s'animait au fur et à mesure qu'il parlait et en était arrivé, en exposant toutes les chances de cette opération stratégique, à hausser le ton sans s'en apercevoir.

—Alors, c'est bien compris, conclut-il. En route, et hâtons-nous !

Les chevaux, lancés au galop, emportèrent leurs cavaliers dans un nuage de poussière.

Aussitôt, un craquement de branches piétinées se fit entendre dans le taillis qui bordait la route, et un homme sortit du fourré, grommelant à part lui :

—Voilà qui est bon à savoir !

Il é ait jeune encore, malgré ses traits ravagés, empreints d'une expression sinistre. Les cheveux très noirs, coupés courts découvriraient son front bas que marbrait, près de la tempe gauche, une cicatrice livide. Ses sourcils broussaillieux mettaient plus d'ombre encore dans son regard faux et fuyant. Ses pommettes saillantes et son nez en bec d'aigle prêtaient à toute sa physionomie une singulière dureté ; une rude moustache cachait mal la ligne rigide de la bouche qu'un rictus satanique contractait en ce moment. Son visage, en somme, respirait une sauvage énergie, et sa haute stature attestait d'une vigueur peu commune. Il était vêtu d'un costume de drap sombre.

—Qui, tout cela est bon à savoir, répéta-t-il en suivant des yeux les officiers qui disparaissaient au détour du chemin. Il ne faut jamais négliger de s'instruire ; cela sert toujours à quelque chose. Voilà mon principe. Il est possible, assurément que ce que je viens d'entendre ne me soit d'aucune utilité... Mais le hasard est si complaisant, quelquefois ! J'ai entendu dire ce matin qu'on avait vu les Prussiens se diriger par ici... Qui sait ? Il y a peut-être là quelque chose à faire...

Tout en soliloquant ainsi, il avait pris un sentier de traverse conduisant directement au château. Il poussa une petite porte et pénétra dans le parc, comme quelqu'un qui connaît les êtres du logis.

Le domaine de Saint-Andret lui était familier, en effet. Il y était né et toute sa vie s'y était écoulée. Ce petit coin de pays meusain lui avait jusqu'alors tenu lieu d'univers.

Ce grand garçon, à l'air farouche, se nommait Frédéric Vatin. Il était fils du premier jardinier du château. On lui eût donné trente-cinq ans, bien qu'il n'en eût que vingt-deux et fût du même âge que le jeune comte Maurice, dont il était le frère de lait. L'honnête mère Vatin, à qui Madame de Saint-Andret avait confié son fils, s'était prise, comme il arrive fréquemment, d'une affection quasi maternelle pour son nourrisson, et s'était consacrée à lui tout entière, négligeant presque son petit Frédéric.

Le général et sa femme ne s'étaient pas montrés ingrats. Ils avaient payé le dévouement de l'excellente nourrice en assurant l'avenir de son enfant.

D'abord, à l'aide de leçons supplémentaires, ils lui firent donner une instruction supérieure à celle des petits villageois des Bruyères. Puis, les études terminées, on l'attacha à la personne de Maurice, en qualité moins de serviteur que de compagnon. Il suivait son jeune maître à la chasse, l'escortant dans ses promenades, et avait au château la haute surveillance des domestiques, se préparant ainsi à remplir la charge d'intendant qui lui fut plus tard dévolue.

Cette protection, ces bienfaits continuels de ses maîtres n'avaient pas réussi à retouler les mauvais instincts de Frédéric. Sous les dehors du dévouement et de l'honnêteté, il cachait une âme noire et perverse. Comment, fils de braves travailleurs, probes et laborieux, avait-il en lui ces appétits de richesse et d'oisiveté, cette basse envie, cette convoitise incessante du bien des autres ? Étrange mystère ! Quoi qu'il en soit, un orage perpétuel grondait en lui et celui qui eût pu lire jusqu'au fond de cet esprit tortueux et plein de détours, eût frémi des vices, de la cupidité et

de l'hypocrisie qui s'y cachaient, du manque absolu de scrupules qu'il dissimulait avec tant d'adresse. Dans cet homme qui, pour arriver à son but, ne reculait devant aucun moyen, il y avait assurément l'étoffe d'un criminel.

Dès sa première enfance, tout en partageant dans le grand parc les jeux de Maurice, il avait senti les inégalités de leur condition. Cette observation n'avait pas tardé à exciter sa jalousie et à mûrir sa précoce intelligence.

Pourquoi Maurice portait-il de beaux habits, quand lui, Frédéric, n'était vêtu que d'une petite blouse de toile ? Pourquoi celui-là habitait-il un château, et celui-ci une humble maisonnette ? Pourquoi le père de l'un était-il monsieur le comte, et celui de l'autre tout simplement Vatin, le jardinier ? Un vague instinct lui faisait garder pour lui toutes ces questions ; mais il se les posait sans cesse, avec mille autres du même genre, et dans son impuissance à les résoudre, une colère sourde le prenait, comme une fièvre de vengeance qui grandissait à mesure qu'il avançait en âge.

Peu à peu, il ne se demanda plus pourquoi c'était ainsi. Il comprit que les hommes sont séparés par des barrières sociales ; mais il sentit en lui une rage croissante d'être du côté des humbles, des pauvres, lui qui avait soif d'orgueil et faim d'argent.

Dès lors, toutes ses générosités de ces bienfaiteurs furent autant de blessures pour son amour-propre.

Quand sa mère mourut, puis son père un an après, et que Madame de Saint-Andret l'invita à venir demeurer complètement au château, loin de lui en savoir gré, il lui en tint rancune, pensant que c'était pour l'écraser davantage de sa protection, l'éblouir du luxe de sa maison et l'humilier de plus près à toute heure du jour.

Lorsqu'on rappelait devant lui la mort glorieuse du général, tué pendant la guerre d'Italie, c'était pour lui comme un nouvel affront ; son père à lui n'était-il pas mort obscurément dans sa chaumière, épuisé par le travail ?

Quand il fut spécialement attaché à la personne de Maurice, sa colère faillit éclater. Mais il se dit que la souplesse et la flatterie valaient mieux que la violence, et qu'il devait ruser en attendant l'occasion propice de se venger. Se venger ! Maurice pourtant le traitait avec la plus grande douceur, comme un ami, rappelant leurs jeux d'autrefois, lui demandant au besoin des conseils.

Frédéric était passé maître dans l'art de mentir et de dissimuler. Toute la famille avait en lui la plus entière confiance, et ne suspectait aucunement sa droiture. On s'était habitué des longtemps à son visage étrange et sinistre. En le nommant intendant, Maurice n'avait pas hésité à le mettre au courant de toutes les affaires concernant le domaine, lui avait laissé le soin de dresser les comptes, d'encaisser les fermages, et s'en rapportait si aveuglément à lui qu'il ne prenait même pas la peine de vérifier les écritures que le jeune homme lui présentait chaque mois. À quoi bon ? Frédéric n'était-il pas la probité incarnée ? Le régisseur avait donc eu beau jeu, et grâce à la confiance illimitée qu'on lui témoignait, avait pu garder devers lui une somme assez ronde, sans qu'on pût se douter de ce détournement. Il procédait d'ailleurs avec beaucoup d'adresse et de prudence, ne dédaignant aucun profit, si minime qu'il fût.

—Bah ! pensait-il, les petits ruisseaux font les grandes rivières !

Et quand il ne trouvait pas mieux, il empochait parfois de simples pièces blanches. Mais le plus souvent, ses profits étaient moins modiques, et, comme il le disait à part lui avec satisfaction, si jeune qu'il fût, il avait une poire pour la soif. Si jamais les circonstances imprévues le forçaient à quitter subitement le château, il ne serait pas pris au dépourvu ; il avait là, sous la main, dans une cachette de sa chambre, son avoir converti peu à peu en beaux billets de banque faciles à emporter, et qu'il caressait souvent avec une véritable volupté. *A suivre.*